



Les manuscrits arabes chez les Zwawas

المخطوطات العربية في بلاد الزواوة

Arabic manuscripts in Zwawa country

Dr.Mouloud Houali

Université Alger 2.

Date de soumission:05-10-2019-Date d'acceptation:08-02-2021-

Date de publication:29-05-2021

ملخص

يتناول هذا المقال موضوع المحفوظات والمخطوطات العربية في منطقة الزواوة والمحفوظة في المكتبات الخاصة عند العائلات التي ورثتها من أب عن جد خلال العهود الإسلامية الماضية، والمؤسسات الدينية كالزوايا والكتاتيب والمعاهد الإسلامية والمعابد. وقد سلطت هذه الدراسة الأضواء على حالة هذا النوع من الوثائق النادرة والقيمة وأسباب ضياع الكثير منها بسبب النهب وحرق المكتبات من طرف الاستعمار الإسباني والفرنسي. كما تطرق المقال إلى هجرة نخبة المثقفين والعلماء الجزائريين بسبب دمار هذه البنية التحتية.

الكلمات الدالة: المخطوطات العربية؛ منطقة الزواوة؛ حرق المكتبات من طرف الاستعمار؛ هجرة نخبة المثقفين والعلماء الجزائريين.

Résumé

Cet article traite des archives et manuscrits arabes en Kabylie conservés dans les bibliothèques privées familiales de cette région, transmis de père en fils à travers les dynasties musulmanes, et ceux appartenant aux établissements de culte musulman tels que les Zaouias, les mosquées et les sanctuaires. L'étude donne un état des lieux de ces manuscrits en général et relève les causes de disparition et de destruction de cette documentation et aborde le phénomène de l'exode de l'intelligentsia algérienne conséquemment à la destruction de cette superstructure.

Mots-clés: Manuscrits arabes; région Zwawa; incendies des bibliothèques par le colonialisme; exode de l'intelligentsia algérienne

Abstract

This article deals with Arabic archives and manuscripts in the Zwawa's region (Kabylia), kept in private family libraries passed from father to son through the Muslim dynasties, and those belonging to Muslim religious institutions such as Zaouias, mosques and shrines. The study gives an inventory of these rare et precious manuscripts and the causes of disappearance and destruction of this documentation

in particular by looting and fire of libraries perpetrated by spanish and french colonialism and also addresses the phenomenon of the exodus of the Algerian intelligentsia following the destruction of this superstructure.

Keywords: Arabic manuscripts; Zwawa region; library fires by colonialism; migration of algerian intelligentsia.

Introduction

Pour asseoir sa domination, le colonialisme devait se justifier notamment par sa mission civilisatrice. Pour ce faire, il doit nécessairement mettre sur pied toute une superstructure, laquelle, avec le temps, va laminer et phagocyter celle du colonisé. Car, comme le note à raison Mohamed Chaïb: "Pour justifier l'occupation et ensuite la colonisation, il fallait montrer que ce pays était vacant à tout point de vue. Dès lors, il s'agissait de gommer toute trace de l'existence de l'Etat, de l'administration et des services. Les Bâtiments officiels ont été la première cible des troupes d'occupation qui ont détruit, pillé les documents et les archives de l'Etat et de son administration". (Chaïb, 2005, p. 7).

Pour mettre au grand jour de tels actes, il cite à ce sujet Pélissier de Reynaud qui remarquait que "...Dans la Casbah même, sous les yeux de M. Denniée¹, j'ai vu des soldats allumer leurs pipes avec les papiers du gouvernement dispersés ça et là sur le sol" (Icheboudene, 1997, p. 124).

Ceci dit, le colonisateur devait légitimer aux yeux du monde l'entreprise coloniale par le fallacieux prétexte du désert culturel et intellectuel qu'il a lui-même créés. Cependant, «cette destruction du patrimoine culturel, il fallait la présenter comme une mort naturelle (l'Europe est fort habile dans ce genre de déguisement), ce qui a pour conséquence l'apparition d'un complexe d'infériorité chez un tel peuple déculturé et ce qui permet à l'occupant d'accréditer la thèse de sa «mission civilisatrice». Car, après avoir rendu un peuple incapable de recréer l'image de son passé, après avoir éteint chez l'Algérien la conscience de sa valeur et de ses valeurs, on lui inculque (à l'école française) de nouvelles habitudes de penser, de sentir et d'agir » (Ibrahimi, 1981, p.12).

C'est pourquoi, après le massacre des populations, il s'en est suivi la destruction des institutions culturelles en l'occurrence les bibliothèques des

1. Intendant militaire lors de la prise d'Alger en juillet 1830.



Zaouïas notamment, et celles des mosquées et des medersas. A ce stade de la réflexion nous poserons les questions suivantes: existe-il encore des archives en arabe en Pays Zwawa, ou bien ont-elles partiellement ou complètement disparu suite aux invasions espagnoles et françaises? Où sont-elles?, comment et par qui sont-elles conservées? Quels types de manuscrits et d'archives recèle encore cette région? Quel est l'impact et la réaction de l'élite intellectuelle algérienne face à la destruction des bibliothèques et des archives?

Faut-il enfin noter que les historiens ont abordé cette thématique dans une approche historiographique sans pour autant corréliser l'impact de ces désastres qu'ont subi les bibliothèques avec leurs manuscrits et leurs archives, sur la vie et le sort de l'intelligentsia algérienne, phénomène que nous avons corrélé avec la destruction de l'environnement culturel et culturel d'alors et que nous allons traiter dans la dernière partie de cet article et par lequel nous espérons pouvoir apporter une valeur ajoutée aussi modeste soit-elle.

1. Sort des manuscrits arabes et des bibliothèques durant la période coloniale

A l'instar de la Kabylie, comme nous le verrons ci-après, à l'est comme à l'ouest, au nord comme au sud du pays, les mêmes crimes contre les archives, les manuscrits en langue arabe et les bibliothèques ont été perpétrés à travers l'Algérie par les forces coloniales. Pour ne citer que quelques-uns de ses massacres, les habitants d'Alger ont vu brûler sous leurs yeux en 1832 toute la documentation de Djamaâ Ketchaoua après avoir massacré 4000 fidèles qui s'y sont retranchés pour s'opposer à sa transformation en église (Chaib, 2005).

Le même sort est réservé à Tlemcen avec ses 18 mosquées dont la plus vieille à savoir celle d'Abi Al Hassan construite en 1279. Selon le professeur Abdelhamid Arab, Berbrugger "y rassemblait plus de deux cents manuscrits dans des disciplines différentes. Ces manuscrits ont tous été ramenés à la Bibliothèque d'Alger" (Revue Africaine, vol.68, 1927, p.107) cité par (Abdelhamid, 2004, p. 16-17).

De même pour Mascara qui a vu Djamaâ Ain El Baïdha transformé en dépôt de blé. Quant aux archives de cette ville, Berbrugger qui accompagnait les troupes pour récupérer les manuscrits n'a pas réussi à les faire parvenir à Alger, suite à un accident survenu en route à Ain Kabira, dû au



renversement de son chameau qui transportait le fardeau de manuscrit d'un côté, et une caisse de biscuits, de l'autre. Celui-ci raconte: "[...] mon petit chameau tomba dans un précipice avec sa charge, et se tua. [...] Les manuscrits sont donc restés au pouvoir des arabes à qui je les avais enlevés...et lorsque ce malheur fut connu,...la caisse de biscuits eut seule une oraison funèbre" (Abdelhamid, 2004, p. 17).

Même sort pour Oran où on a vu Masjid Sidi Mohamed El Houari fondé en 1799 transformé en une sorte de garnison militaire; ainsi que Djamaâ Khanq El Nettah transformé en hôpital militaire en 1831. A l'est, à Annaba, sur les 37 établissements religieux avant 1830 il n'en restait qu'un seul, en l'occurrence, celui de Salah Bey, tandis que celui de Sidi Merouane a été transformé en infrastructure militaire, et sur les 39 medersas, en plus des écoles rattachées aux mosquées, il n'en restait après la conquête que trois. Béjaïa aussi, Djamaâ El Kabir fut détruit lors de sa conquête en 1833 ainsi que Djamaâ Sidi El Mouhoub qui a subi le même sort. Quant à Constantine, avant sa conquête en 1837, il y avait plus de 80 écoles et 7 instituts et après sa prise par les forces d'occupation il n'en restait que quelques-unes.

A l'instar de Bonaparte, lors de l'expédition d'Egypte, le général Damrémont dû instituer "une commission chargée d'explorer, dans le double intérêt de la science et des arts, les pays traversés par l'armée, de recueillir les manuscrits, les inscriptions, les objets d'arts et d'antiquité, de les mettre en ordre et d'en rendre compte"². Après le cuisant échec de 1836, l'assaut fut donné le 13 octobre 1837 après l'ouverture d'une brèche dans le mur de la ville de Constantine. "Durant les premières heures, la ville était livrée au pillage notamment les mosquées, les écoles et les autres propriétés publiques" (Laloë, 1925, p.103). De cette expédition, Berbrugger a pu réunir environs huit cents volumes qu'il devait ramener à la Bibliothèque d'Alger (Laloë, 1925, p.104).

2. "Arrêté publié dans *Le Moniteur algérien* du 3 octobre 1837, n° 307. Cette commission, présidée par le général Perrégaux, chef d'Etat Major Général, était composé de naturalistes, d'archéologues et de littérateurs dont Louis Adrien Berbrugger". Cité par Abdelhamid Arab. 2004. Bibliothèque nationale d'Algérie: création et développement, des origines à la veille de l'indépendance. p.17



Et comme l'histoire se répète, en ce triste 6 avril 1962, le colonialisme dans ses derniers soubresauts, après une "nuit coloniale"³ de 132 ans, brûla la Bibliothèque Universitaire d'Alger créée par les français eux-mêmes, par la main des « ultras » sous le sigle OAS (Organisation de l'Armée Secrète).

De ce fait, croire à l'inexistence d'écoles et leurs commensales les bibliothèques avec leurs corollaires les manuscrits et les archives, antérieurement à la conquête française, comme le seraient les bureaux arabes et l'école coloniale, procède soit d'une occultation délibérée, soit de la méconnaissance (hypothèse impossible) des différentes étapes historiques de l'Afrique du nord en général et de l'Algérie en particulier depuis l'antiquité. Ce serait en fait, ignorer l'œuvre grandiose d'Apulée de Madaure, Tertullien, Saint Augustin, Saint Cyprien, Juba II, pour ne citer que ceux-là de l'époque Chrétienne. Ce serait aussi oublier l'œuvre et l'apport à la civilisation universelle de ces génies qui ont marqué les époques des différentes dynasties musulmanes maghrébines à l'instar d'Ibn Khaldun, El Maghili, Ibn Battûta, Ibn Hawqal, El Idrissi, Averroès, les frères El Mcheddali, El Hocine El Ouartilani El Waghlissi, El Marrakuchi, Hamdane Khodja, Sidi Mohand Oukerri, Ben Abderrahmane Al Djardjari, Abdelkrim Az-Zwawi, Ahmed Zerruq Al Barnusi, Abu Abdellah As Sanusi, et tant d'autres.

A l'évidence, tous ces savants et érudits ont indubitablement étudié dans des écoles, puis ont enseigné même en dehors de leur pays et ont fréquenté des bibliothèques qu'ils ont enrichies à leur tour par leurs précieuses œuvres.

Pouvons-nous alors effacer d'un revers de main l'œuvre de ces savants et hommes de culture grâce auxquels ont rayonné nos villes phares d'antan telles qu'Alger, Bejaia, Marrakech, Tlemcen, Fès et Meknès, le Caire, Tunis Tihert et Ghardaïa?

Bien au contraire, beaucoup d'écrivains, penseurs, chercheurs et historiens, dont même de célèbres français, reconnaissent à l'unanimité l'existence, avant 1830, de nombreuses bibliothèques ainsi que des établissements scolaires, allant du préscolaire jusqu'à l'enseignement supérieur.

3. Expression tirée du titre de l'ouvrage de Ferhat Abbas *Guerre et révolution d'Algérie: la nuit coloniale*, publié chez Julliard en 1962.



Force est de reconnaître donc, qu'en dépit de la décadence de notre civilisation à partir de la fin du XV^e siècle, notamment après la chute Grenade et de Cordoue en 1492, «Tous les témoignages recueillis sur l'Algérie d'avant 1830 reconnaissent l'existence d'une culture: culture mnémonique, faite de gloses et de commentaires, pauvres en œuvres originale, mais culture authentiquement nationale. Sa vertu d'accueil et d'assimilation était quasi inexistante car le pays n'échappait pas à la sclérose qui atteignait l'ensemble du monde arabo musulman. D'où une incapacité à adopter les progrès contemporains et à s'y adapter.» (Taleb Ibrahim, 1981, p.11).

Selon le recensement d'André Raymond, publié dans son ouvrage "*Les grandes villes arabes*" il existait avant 1830 dans les grandes villes algérienne telles qu'Alger, Oran et Constantine plus de 176 établissements religieux réduit en 1899 au nombre de 5 seulement. Avant la conquête française, Alger à elle seule comptait 13 grandes mosquées et 9 petites, trente-deux sanctuaires et 12 Zaouïas. La plupart de ces établissements sont soit détruits, soit transformés pour d'autres utilités.

Le Professeur Arab Abdelhamid aussi soutient dans sa publication sur Berbrugger, que "la conquête de 1830 a découvert en Algérie un patrimoine culturel considérable accumulé tout le long des siècles par les différentes civilisations" (Abdelhamid, 2011, p.165). Celui-ci cite le passage de ce pionnier de la bibliologie algérienne du 19^e siècle, en l'occurrence Adrien Berbrugger qui disait: "l'instruction est plus généralement répandue dans la province de Constantine que partout ailleurs, la grande quantité de manuscrits trouvés dans la capitale d'Ahmed Bey en est une preuve. Outre les bibliothèques publiques attachées aux mosquées et aux médersas, ou écoles supérieures, il y avait des livres à l'intérieur des maisons" (Berbrugger, 1843, p.18).

Par les notes suivantes, Marcel Emerit affirme dans le même ordre d'idées: "L'instruction primaire était beaucoup plus répandue en Algérie qu'on ne le croit généralement. Nos rapports avec les indigènes des trois provinces ont démontré que la moyenne des individus du sexe masculin sachant lire et écrire était au moins égale à celles que les statistiques départementales ont fait connaître pour nos campagnes" [soit environ 40%], écrivait le général Daumas. De nombreuses *médersa* et *Zaouïas* dispensaient un enseignement secondaire, voire supérieur, que les meilleurs étudiants (*tolba*, au singulier *taleb*) allaient compléter à Fès, à Tunis ou au Caire..." (Emerit, 1954, p. 24) cité par (Pervillé, 1984, p.16).



Mais la non-prise en charge de ces structures par les autorités coloniales, les vingt premières années de la conquête, a provoqué leur effondrement, avec tout ce que cela pouvait induire comme conséquence préjudiciables sur les autochtones, ce qui a d'ailleurs indigné outre mesure Alexis de Tocqueville et l'a amené à écrire ses phrases: "Nous avons mis la main sur ces revenus [ceux des fondations pieuses, ayant pour objet de pourvoir aux besoins de la charité ou de l'instruction publique]. Nous avons laissé tomber les écoles, disperser les séminaires. Autour de nous, les lumières se sont éteintes. C'est-à-dire que nous avons rendu la société musulmane plus ignorante et plus barbare qu'elle était avant de nous connaître." (Emerit, 1954, p. 24).

Dans ce contexte, Taleb Ibrahimy écrit : « La France n'a pas seulement volé les terres et aliéné les hommes, elle a violé les consciences. Son œuvre de dépersonnalisation s'est traduite par la fermeture des mosquées et écoles qui prodiguaient l'enseignement en arabe. Les Zouias ont été détruites en tant que foyers de culture et de résistance, et on a transformé celles qui se sont maintenues en foyers de collaboration tout en y limitant l'enseignement du Coran » (Taleb Ibrahimy, 1981, p.12).

Néanmoins, force est de reconnaître qu'en matière de production et de diffusion de l'écrit, la situation en l'Algérie, n'était pas au beau fixe, car l'évolution des procédés d'impression qui ont abouti à la fulgurante invention de l'imprimerie n'a pas connu le même parcours chez nous qu'en Europe et en Amérique. Par conséquent, l'avancée de cette technique moderne d'impression a eu moins d'impact dans les pays du Maghreb. Et c'est là où trouve son argument la présence de la France en la matière. Car, faut-il dire aussi que cette période (XIX^e siècle) a coïncidé avec l'essor de l'imprimerie et la prospérité des métiers du livre, conjugués à l'importance donnée à l'écrit par les Européens d'Algérie, leur amour du livre et leurs traditions de conservation.

Ce qui, sommairement, pourrait à notre sens expliquer l'abondance de ce support. Consciente de cet atout de l'écrit par le procédé de Gutenberg, et de ce que pouvait apporter l'information à l'effort de guerre, notamment la presse, comme le note le journaliste Mohamed Arezki Himeur "qui a joué un rôle d'appui important à la colonisation, et qui fut, ajoute-t-il, "son bras armé", l'armée française, dès son entrée à Sidi-Ferruch, à sa tête le Maréchal de Bourmont, s'est équipée d'une imprimerie pour publier pour la première fois en Algérie, le 26 juin 1830, son journal sous le titre *L'Estafette* devenue



après la prise d'Alger, le 5 juillet de la même année, *L'Estafette d'Alger* (Himeur, 2011. p.12-13)

C'est dire donc qu'en Algérie, toute chose égale d'ailleurs pour tous les pays du Maghreb, au moment de la conquête française, si, cependant, une bonne partie de ce patrimoine écrit nous a été fait oublier par le temps, une bonne part de ce qui restait était sciemment détruite lors des invasions et des guerres successives qu'a connues notre pays. Aussi, faut-il noter que ces archives pillées ou sciemment détruites n'étaient pas de simples recettes de sorcellerie, de grimoires ou de vulgaires bréviaires, mais des manuscrits de grande valeur lesquels, comme l'a souligné Adrien Berbrugger, traitaient de différents secteurs de la connaissance à savoir : histoire, géographie, sciences mathématiques, médecine, langage, poésie, etc. (Berbrugger, 1843, p.18) Cité par (Abdelhamid, 2004, p.19).

2. Etat des lieux des manuscrits arabes en Pays Zwawa

2.1 Causes de disparition des manuscrits arabes en Pays Zwawa

Plusieurs causes ont contribué à la disparition des manuscrits Zwawas à savoir la rigueur du climat, les troubles politiques, à quoi s'ajoute la négligence de certaines descendances quant à l'entretien du patrimoine de leurs aïeux. Dans ce contexte, M^r Brahimi Sadek, du village Achouïba, commune d'Azeffoune, un impétrant de la Zaouïa de Sidi Mansour, les années quarante du siècle passé, a révélé à M. A. Ferrad que Mohamed Said Arab (paysan de son état et illettré) recourait, sous la pression du colonialisme, à l'enterrement des manuscrits et livres de ses aïeux dans quelques-uns de ses champs et que le coffre pour livres (Afnik) est devenu un lourd fardeau pour le chef de famille. Autres cas désolant, M^r Ouali Touati, du même village lui a confié que les français achetaient à vils prix des livres et des manuscrits, et sillonnaient dans ce but les villages Zwawas avec des mulets qui croulaient sous le poids de leurs charges.

Ceci dit, les guerres et les agressions extérieures sont la cause principale de la destruction des manuscrits et autres richesses des Zwawas, à commencer par l'invasion, le pillage et le saccage de la ville de Bougie par les forces espagnoles en 1510. (Ferrad, 2004).

Dans cet ordre d'idées, le général français Eugène Daumas a révélé dans son livre *«Mœurs et coutumes de l'Algérie»* publié en 1853, que les habitants de la ville de Bougie l'ont informé que leurs livres et leurs manuscrits ont disparu



lors de l'invasion de leur ville par les espagnoles, dont on vient de parler précédemment (Daumas, 2006).

Mais en dépit de la terreur engendrée par ce désastre, quelques familles qui se sont retranchées dans les montagnes, notamment à Ath Yâala, Ath Ouartilane et Ath Abbas, ont pu sauver une partie de leurs livres et manuscrits. La preuve est que l'officier français Laurent Charles Féraud⁴ a mis le grappin sur un livre manuscrit au village Ath Yâala, portant le titre «ôounouane al akhbar fi ma marra âla bijaia», dont l'auteur est le Cheikh Abi Ali Ibrahim Al Marini, qu'il a consacré à la campagne espagnole sur la ville de Bougie (le 5 safar 915 de l'Hégire/25 mai 1509 J.C), avec les ravages occasionnés. Ce livre convoque, toutefois, une lecture vernaculaire avec une vue de l'intérieure de cette hécatombe. (Feraud, 1868).

A propos de ce crime contre les manuscrits, on peut citer les révélations du colonel français Robin dans son récit sur l'insurrection de 1856 que dirigeait Hadj Amar en sa qualité de chef (Mukaddam) de la célèbre Zaouia Ath Smaïl et qu'a fondée l'éminent maître Amhammad Ben Abderrahmane Al Djardjari l'année 1770 à son retour d'Egypte, que M.A. Ferrad, par souci d'honnêteté intellectuelle, reprend *in extenso* lorsque le général Yousof s'est élevé triomphalement devant la Zaouia en septembre 1856 «...le général Yousof a respecté l'alcôve. Ce village foisonnant d'étudiants détenait un grand nombre de livres utiles à la science, puis l'ordre a été donné de les transférer tous au Bureau des affaires arabes avec tout ce qu'il pouvait y avoir comme manuscrits et autres documents susceptibles d'être découverts. Des récompenses sont réservées à celui qui s'occuperait de cette tâche en menaçant, bien entendu, que quiconque aurait, par mégarde, l'intention de contrevenir à cet ordre serait passible de sévères sanctions » (Robin, 1902, 169). Toutefois, en dépit du pillage et de la destruction des bibliothèques, les autochtones ont pu sauvegarder quelques-uns de leurs livres et de leurs manuscrits au fin fond des montagnes. Ceci a été confirmé, une fois de plus, par le professeur Belkassem Ben Sedira, dépêché par l'administration française en pays Zwawa en 1886 et ayant pour mission de collecter la

4. L'auteur a publié un livre sur l'histoire de Bougie intitulé "Histoire de Bougie" édité aux environs de 1869 et un autre ouvrage sous le titre "Histoire de Sultans de Touggourt et du Sud Algérien".



matière scientifique nécessaire à son livre intitulé « *Cours de langue Kabyle* » (Ben Sedira, 1887)-publié en 1887 et prévu au programme d'enseignement au département de langue Amazigh—ce qui prouve l'existence de bibliothèques privées bien fournies dans la région est du pays Zwawa, plus précisément à Ath Yâala, Ath Ouartilane et Guergour (Ferrad, p. 61-64).

Nous pouvons donc avancer que l'Algérie regorgeait d'archives en langue arabe avant la conquête française. Et bien que l'armée française ne s'en souciait guère de leur sort, mais au contraire qu'elle détruisait et incendiait sur son passage, il y eut néanmoins le brave bibliothécaire Adrien Berbrugger qui a sauvé, en risquant sa vie sous les balles, une bonne part en accompagnant les troupes française dans ses expéditions lors de la prise de Mascara en 1835, de Tlemcen et Médéa en 1836 et de Constantine en 1837 (Esquier, 1931, p. 162-163), cité par (Abdelhamid, p. 171).

Et c'est grâce à cette documentation recueillie lors des batailles, que Berbrugger a constitué le premier noyau du fonds de la bibliothèque d'Alger créé en 1833 (actuelle Bibliothèque Nationale d'Algérie) et à la tête de laquelle il fut nommé en qualité de premier bibliothécaire par décision du 13 juin 1835 (Esquier, 1931).

2.2 Destruction par le feu des bibliothèques durant la guerre de libération

Concernant les bibliothèques en pays Zwawa durant la lutte de libération nationale, celles-ci, énonce M. A Ferrad, ont été incendiées et détruites durant les hostilités, et ce, dans le cadre de la politique de la terre brûlée appliquée par l'armée française dans sa tentative d'endigement de la révolution en application plan d'isolement de la révolution du peuple. Pour les bibliothèques des Zaouias, elles ont été la cible de l'armée française qui les a détruites en transformant certaines d'entre elles en poste militaires avancés en raison du soutien des ces lieux de culte à la révolution.

L'exemple le plus marquant est l'incendie de la Zaouia Abderrahamane El Illouli, lors de son bombardement par l'armée française. Le témoignage le plus authentique quant à cet ethnocide est celui du cheikh Mohamed Salah Seddik, enseignant dans cette Zaouia les années cinquante du siècle passé, et qui raconte «...l'Institut El Illouli fut depuis le jour de sa création un phare dédié à la paix,[...], il a été détruit par les bombes des forces militaires françaises durant la guerre de libération...un témoin oculaire raconte que le feu consumait durant plusieurs jours la riche bibliothèque de cet institut qui



contenait des trésors irremplaçables de sciences et de savoir !! » (Seddik, 1998, p.44).

Quant au Dr Yahia Bouaziz, il a, lui aussi, abordé ce désastre, en l'occurrence l'incendie de la bibliothèque de son père Cheikh Abderrahmane Bouaziz du village Imezrireg (daïra de Djaafra, wilaya de Bordj Bou Arréridj) l'année 1957 lors du bombardement de leur village. Il l'a entendu de vive voix de sa mère Fettoum qui lui a raconté que le feu qui a ravagé leur bibliothèque ne s'est pas éteint pendant près d'un mois. (Bouaziz, 2002, p.378)

Tout comme il a signalé à travers l'enregistrement de M^r El Mekki Ben Halla, le crime commis par le colonialisme français au détriment de la science et de la culture à la daïra de Djaafra, lorsque les forces militaires coloniales ont incendié la bibliothèque d'Ahmed Ben Halla que ce dernier avait fondée au 19^e siècle. Celui-ci a écrit ce témoignage: «Les correspondances entre l'Emir Abdelkader et Cheikh Amhammad Ben Halla et son fils (Mohamed Chrif), ainsi que les correspondances entre le Cheikh et son fils lorsqu'il était à Dhamcha (Sétif) qui étaient à la bibliothèque publique de Dar Al Mazrâa. En 1956, lors du ratissage opéré par le général Dufour, tous les volumes, manuscrits, y compris les dossiers et les lettres, ont été brûlés, dont une correspondance entre le Cheikh et l'Emir et ses officiers, et une autre entre lui et son fils.

Ce que j'ai consulté, moi en personne, et je prends Dieu pour témoin. Et ce qui restait comme livres, dossiers et correspondances a subi le pillage tout comme a été pillée la bibliothèque du Cheikh Tahar, son frère, à IghilOufella où il y avait de vieux et précieux manuscrits comme ceux de la bibliothèque de son frère Zerrouk. Signé de votre frère El Mekki Ben Halla. Bordj Bou Arréridj, le 26 octobre 1986» (Bouaziz, 2002, p.168).

Mohamed Nacib a parlé, pour sa part, des crimes commis par la France contre les Zaouias et leurs maîtres, leurs étudiants et leurs bibliothèques, en guise de mesures punitives pour avoir rejoint les rangs des révolutionnaires. L'auteur a cité quelques unes de ces Zaouias comme celle de Sidi Abderrahmane El Illouli (Daïra de Bouzeguene, wilaya de Tizi-Ouzou); la Zaouia de Sidi Yahia El Âidli à Tamokra (Daïra d'Akbou, wilaya de Béjaïa); ainsi que la Zaouia de Timliline (Daïra de Tizgirt, wilaya de Tizi-Ouzou). (Nessib, s.d, p.80).



On retrouve aussi dans la poésie kabyle de SmaïlAzikiw, contemporain de l'insurrection de 1871, les crimes de la colonisation française lors de ce soulèvement qui s'est soldé par la destruction des Zaouias et l'interruption de leur activité d'enseignement ainsi que la destruction de leurs bibliothèques, avec tout ce qu'elles renfermaient comme manuscrits (Luciano, 1899, p.168) Cité par (Ferrad, 2004, p.64-66).

Dans ce contexte Taleb Ibrahimy note: « La France a tué la culture algérienne en la coupant de toute sève vivifiante et en la tenant en dehors du mouvement de l'Histoire. Il s'agit là d'un assassinat et Aimé Césaire a raison de souligner que *«la colonisation a fait reculer la civilisation au lieu de la faire avancer»* (Ibrahimy, 1981, p.12).

2.3 Bibliothèques privées en pays Zwawa

Malgré la politique d'anéantissement qui s'est abattue sur les bibliothèques privées en pays Zwawa dans le cadre de la politique de la terre brûlée poursuivie par le colonialisme, écrit M.A. Ferrad, certaines familles ont réussi à sauvegarder quelques uns de leurs livres et manuscrits en leur aménageant des cachettes en des lieux sûrs dans l'attente de voire passer la tempête. Ainsi donc s'est-il limité dans cet exposé aux bibliothèques dont il a eu le soin de visiter lors de la réalisation de ses différentes recherches relatives à l'histoire culturelle du pays Zwawa.

Il ne fait pas de doute qu'il existe d'autres bibliothèques qui regorgent de manuscrits mais dont les portes sont scellées et demeurent inaccessibles au chercheur en raison de l'absence de conscience culturelle et de l'image réductrice du rôle des chercheurs quant à leur capacité à prendre en charge l'entretien du patrimoine en question et de le revivifier au travers de son exploration, son analyse et sa mise à la disposition au grand public (Ferrad, 2004).

Il est important de noter que les bibliothèques privées sont dans leur majorité propriété exclusive des familles de Chorafa (Imrabten), qui avaient dans le passé le monopole sur les professions de l'éducation, de l'enseignement et la jurisprudence, comme le dictait la division du travail dans le contexte de l'époque. (Ferrad, 2004).

2.3.1 La bibliothèque de Cheikh El Mouhoub Oulehbib

Cheikh El Mouhoub Oulehbib Ben El Bachir, appartient au village Thala Ouzrar sise à Ain Legradj, Daira des Ath Ouartilane. Il est issu d'une vieille famille de lettrés dont les descendants ont excellé dans les professions de



l'éducation, l'enseignement, l'imamat et la jurisprudence. Dans son célèbre ouvrage «Pérégrination d'El Ouartilani », Cheikh El Hocine El Ouartilani a évoqué les noms de certains lettrés de cette illustre famille, dont: Yahia, Saïd et Cheikh Sidi Aissa Ben Lehib.

Cheikh Sidi Aissa Ben Lehib est né en 1822. Après avoir terminé ses études à Zaouiyat Cheikh Mohand Ameziane Aheddad à Seddouk (Béjaïa), et à Isehnounen, la Zaouia-mère, de la confédération des Ath Iraten (wilaya de Tizi-Ouzou); il retourna à son village natal ThalaOuzrar pour se donner à l'activité scientifique comme l'imamat, l'enseignement et l'activité sociale ayant pour objectif la quiétude et la stabilité dans la société en cultivant la culture de la concorde et de la tolérance dans la confédération des Ath Ouartilan et ses environs.

C'est ainsi que les échos de son action sont parvenus aux oreilles de l'administration française qui n'a pas hésité de lui refuser son officialisation au poste, et malgré qu'il a fait amende honorable, il a quand même écopé la peine d'emprisonnement à deux reprises dont la première fut en 1866 et la seconde lors des événements de 1871 à l'est du pays. Parallèlement, il a enrichi la bibliothèque de ses grands-parents qui regroupait plusieurs sciences, notamment les sciences juridiques, l'exégèse, la philosophie, le hadith, les copies du Coran, la grammaire et la littérature arabes. Il y a aussi le calcul, l'algèbre, l'histoire, la médecine, la logique, la rhétorique (philosophie), le soufisme et enfin la culture générale (Ferrad, 2004).

Cette bibliothèque, signale M.A.Ferrad, contenait également des manuscrits en langue amazigh en relation avec la culture islamique tel que le livre du dogme qu'a publié Cheikh El Mehdi Mechhed (1892-1973), petit-fils de Cheikh El Mouhoub. Le fonds de cette bibliothèque a atteint un total d'environ mille manuscrits et documents, mais à l'instar du reste des bibliothèques dans les montagnes, elle a subi le feu et la dégradation sous les ordres de l'armée française en 1957. Par chance, l'épouse de son petit-fils, cheikh Zerrouk, en l'occurrence la nommée Madame Rebboub Zineb, alias Zahira, a pu sauver des flammes une partie importante, (soit environ 580 manuscrits et autres archives) qu'elle avait enterrés jusqu'à l'indépendance en 1962.

Mr Djamal Eddine, le petit-fils de Cheikh El Mouhoub, a redonné vie à cette grande quantité de manuscrits grâce à ses efforts louables au terme desquels il a pu les traiter avec des méthodes scientifiques et modernes, et ce, avec le



concours de partenaires scientifiques étrangers tels que l'Institut El forqan de la ville de Londres, l'Université Oxford et le Gouvernement du Canada qui a dédié une aide pécuniaire importante qui leur a permis de restaurer le siège de la bibliothèque au village ThalaOuzrar à Ain Legradj, l'année 2004. (Ferrad, 2004).

2.3.2 Manuscrits de la descendance de Sidi Mohand Oukerri

Sidi Mohand Ou Kerri compte parmi les grands lettrés de son époque. Son petit fils, le professeur Zahir Abdelhamid présume qu'il ait vécu entre 1635 et 1720. Il descend d'une noble lignée venue de la Saguia Al Hamra. Il s'est établi tout au début au village Lakhnak aux Ath Yâala N't Zemmourin, par la suite il s'est déplacé vers un sommet dénommé Thizi N'taâssasth (le col du guet). Ce toponyme dénote l'importance stratégique de ce lieu. Puis, pour des raisons économiques, sa descendance a fait un exode vers deux hameaux à savoir Thamaluts et Tigert, dépendants du village El Qualâa. Si M'hand Oukerri a fondé une Zouia qui demeure à nos jours fréquentée et que dirige à présent l'un de ses petits-fils en l'occurrence Abdelouahab Hammouda et qui a grandement contribué à l'enseignement du Coran et les sciences juridiques.

El Hocine El Ouartilani a fait également mention quant à son rang prestigieux dans la société dans son livre «Le voyage d'El Ouartilani». Notons aussi que ses descendants ont excellé à travers l'histoire dans la diffusion du savoir, la publication, l'exercice de l'imamat et le notariat.

A présent c'est le professeur Abdelhamid Zahir, l'un de ses descendants, qui s'occupe de la collection des manuscrits et des archives des petits-fils de Cheikh Sidi Mohand Oukerri ainsi que de l'étude des restes de leur présence qui demeurent encore visibles au village Ath YâalaN't Zemmourin. En effet, il a réussi à glaner quelques documents manuscrits datant du 19^e siècle et relatives aux descendants de Sidi MhandOuKerri. Ceci n'est, le moins qu'on puisse dire, qu'une partie infinitésimale de ce qu'a collectionné le professeur Zahir comme manuscrits ayant trait à la vie de la descendance de Sidi M'Hand Oukerri, réputés pour leur rang prestigieux en matière de connaissance, au village Ath Yâala et ses alentours en particulier. (Ferrad, 2004)

2.3.3 La bibliothèque de Cheikh Ouâmara El Ouzladji

La famille de Cheikh Mohamed Ouâmara El Ouzladji, selon M. A. Ferrad, relève des familles du savoir les plus distinguées dans la vallée de la Soummam. Etablie au village Thimilouine dans la confédération des



Ouzelaguene, elle a donné naissance à trois grands lettrés à savoir Cheikh OuamaraOumoussa (1793-1854), Cheikh Mohamed Ouamara (1842-1921) et Cheikh Mohamed TayebOuamara (1896-1946).

Ces trois érudits ont conjugué leurs efforts pour enrichir et promouvoir leur bibliothèque familiale au point de devenir un monument du savoir que visitent les maîtres d'autres Zaouias et leurs élèves. Néanmoins, cette bibliothèque a subi elle aussi des dommages lors du bombardement du village Thimilouine en 1958. Mais, malgré ce désastre, les membres de la famille ont réussi à sauver ce qui restait et dont certains portent encore les traces de la combustion. Ces documents sont aujourd'hui entre les mains de Cheikh SadekOuali, fils de cheikh Mohand Ouamara qui ne lésine pas sur ses efforts quant à faire connaître le patrimoine de ses ancêtres.

Cheikh SadekOuali dispose, en plus, de plusieurs autres manuscrits, tels que l'arbre généalogique qui retrace la filiation des chorafas dans la région des Zwawa et autres ouvrages sur le dogme et le soufisme; commentaires et glose; les recommandations et la grammaire arabe ; des correspondances échangées entre lui et un certain nombre de lettrés et d'érudits ; une collection d'une multitude de documents rédigés de sa propre main. Son fils Mohamed TayebOuamara a également légué une collection d'archives manuscrite. (Ferrad, 2004).

2.3.4 La bibliothèque de Cheikh Mohand OulhadjAçaharidji

La famille de Cheikh Mohand OulhadjKedidAçaharidji, du village Djamaa Saharidj, précise M. A. Ferrad, est l'une des familles qui ont marqué de leur empreinte les domaines de l'éducation, de la connaissance et de la société. Le nom de ce cheikh s'est distingué en tant que maître dans la culture après avoir réussi à fonder une Zaouia dans son village au début du vingtième siècle afin de contrer l'activité des missionnaires chrétiens qui y officiaient. Ces aïeux ne se sont pas confinés - dans leur quête du savoir- dans les Zaouias de la région des Zwawas, mais au contraire ils voyageaient en Orient pour parfaire leur savoir. Et l'un des érudits les plus illustres de cette famille (qui s'apparente à la lignée des Leqwadhi, descendante elle-même de l'émirat des Ath L'Kadhi), est bien le célèbre cheikh Lounis Ben El Kadi AçaharidjiAzwawi qui était encore en vie au début du vingtième siècle. Celui-ci est l'auteur de plusieurs œuvres dont, à titre d'exemple, le livre «Al Adjerroumia» qui est un manuscrit dont une copie se trouve – de l'avis de la famille- à la bibliothèque nationale algérienne, au Hamma sous la cote [3089].



Cet érudit exerçait comme travail supplémentaire, la reproduction manuscrite des livres qu'il vendait à Alger où il passait le mois de carême à dispenser ses enseignements à la mosquée de Sidi Abderrahmane. Selon les dires de Mr Ahmed Keddid, il serait même l'origine de la construction de la mosquée de Djamâa Saharidj par les Ottomans et dont la chaire est restée intacte à nos jours (Ferrad, 2004).

Parmi les érudits de cette famille, nous avons aussi Cheikh Salah, qui, probablement a émigré en Orient en compagnie de cheikh Al Aref Billah El Mehdi Esseklouï en 1847, mais il est revenu dans sa patrie ramenant comme viatique un long poème de ce maître mystique, composé de 178 vers et ayant pour thématique le soufisme avec ses bienfaits spirituels et éducatifs. Parmi les manuscrits importants que M. A. Ferrad a eu à consulter dans la bibliothèque de cette famille, on trouve un spécimen de 23 pages qui a trait à l'agriculture; un autre sur le calcul et une copie manuscrite du Coran. Ce fonds de manuscrits est rigoureusement entretenu par cheikh Ahmed Keddid (Ferrad, 2004).

2.3.5 La bibliothèque de Cheikh Mohand Ouamar Lounis

Il existe dans la même bourgade (i.e Djemaa Saharidj) une autre bibliothèque qu'a laissée Cheikh Mohand Ou Omar Lounis, descendant du Cheikh Sidi Sehnoun fondateur de la Zaouia éponyme. Deux hommes, en l'occurrence L'Hadj M'Hand Ousehnoun et Chrif Ouldjoudi (tous deux petits-fils de Sidi Sehnoun), ont révélé à M.A Ferrad que l'Emir Abdelkader a visité cette Zaouia et que le manuscrit de celle-ci ont disparu après que le sieur Salah Ben Nacer (membre de la commission économique) au début du vingtième siècle, les ait mis à la disposition de l'éminent écrivain Si Amar Boulifa à l'effet d'écrire l'histoire de la Zaouia en question et éventuellement les intégrer dans son ouvrage *«le Djurdjura à travers l'histoire»* parue en 1925 à l'instar de la Zaouia de Sidi Mansour qui figure dans ce livre. En tout état de cause, quelques manuscrits subsistent encore à la Zaouia de Cheikh Mohand Ouamar Lounis, décédé en 1984, que détient à présent Cheikh Mohamed Salah Lounis (Ferrad, 2004).

2.3.6 Autres bibliothèques

Il existe, cependant, d'autres bibliothèques riches en manuscrits (livres, lettres, actes) telle que la bibliothèque du Cheikh Mohand Chrif Essehnouni à la vallée de la Soumam, petit-fils du Cheikh Mohand Saïd Essehnouni, fondateur de la Zaouia «Thaghtrats», sise à la commune de Chemini et qui dépend de la Zaouia-mère qui se trouve à la Larbâa Nath-Iratene (wilaya de



Tizi-Ouzou). Celle-ci est l'une de plus riches bibliothèques privées qui ont échappé partiellement à la destruction et qui a profité à de nombreux chercheurs algériens dont nous citerons parmi eux à titre indicatif : Dr Abou El-Kacim Saâdallah, en histoire ; Dr Amar Talbi, en philosophie ; et Dr Hafida Ben Belmihoub en sciences juridiques. (Ferrad, 2004).

Le Cheikh Saïd Abehloul Al Ouartilani, mort en 1945, note M. A. Ferrad, a laissé également derrière lui une bibliothèque pleine de livres manuscrits, sans parler des ouvrages imprimés et que son fils Mohamed Tahar Fadhlâ a répertoriés. Ces manuscrits couvrent un certain nombre de disciplines telles que le monothéisme ; l'interprétation du Coran ; la jurisprudence ; l'exégèse ; le Hadith ; la biographie du prophète ; le soufisme ; le prêche ; les préceptes de l'Islam ; les déprécations ; la logique ; la langue arabe ; l'histoire (Livre du Cheikh Ahmed Zerrouk Al Bernoussi) ; la médecine ; l'astronomie ; le calcul ; la grammaire et conjugaison et la poésie (Fadhla, 2004).

En outre, parmi les bibliothèques riches en manuscrits qui méritent d'être citées, il ya celle de Cheikh Saïd El Yadjri qu'entretient présentement son fils Mohamed El Hassan Allili que connaissent de nombreux chercheurs notamment en histoire. Il y a aussi la bibliothèque de la famille Oumehdjouba au village Achriâa, de la confédération des Ath Yâala, riche en actes notariaux. Faut-t-il aussi citer la bibliothèque de Cheikh Mohamed Oubelkacem Alboudjlili, mort en 1896, lequel a été investi par Cheikh Mohamed Ameziane Aheddad comme successeur en qualité de chef de la Tariqa Arrahmania.

Dans la confédération d'Ighil N'Zekri, le cheikh soufiste Ahmed Ajdid, décédé en 1938, a légué un lot important de livres manuscrits relevant du domaine des sciences juridiques dont certains sont en bon état. On trouve à titre d'exemple l'ouvrage «Dalaïl al khairat» reproduit à la main en 1776 avec une belle calligraphie en couleur. M. A. Ferrad note que le Cheikh Al Mahdi Al Bouabdelli a pu collecter une énorme quantité de manuscrits de la région Zwawa lorsqu'il faisait fonction d'imam à Bougie, après son retour d'un voyage d'études en Tunisie à la fin des années trente du siècle passé (Bouaziz, 2008, p.4). Ce qui lui a été confirmé par Mr Allili Mohamed Al Hassan qui a visité la bibliothèque de ce dernier avant qu'il ait quitté ce monde, et a examiné le contenu de quelques uns de ces manuscrits. (Ferrad, 2004, p.75).

Selon M. A. Ferrad, il doit certainement y avoir d'autres maîtres de Zaouias qu'il a omis de citer ainsi que des érudits réformistes qui détiendraient



d'autres manuscrits de très grande importance, tels que Yahia Hammoudi Al Ouartilani ; Al Fodil Al Ouartilani ; El Hadi Zerrouki Al Ouaghlissi ; Cheikh Amar Bouanani; Smaïl Mohand Larbi ; Saïd EL Bibani ; Saïd Salhi Al Yâaloui ; Bâaziz Ben Omar ; Cheikh Ali Ou Lekhiar Al Ouagnouni et les descendants des érudits de M'Chedallah, des Ath Manguellath et autres. En effet de celles que nous connaissons et qu'il n'a pas citées et dont nous ignorons les raisons, il y a d'abord la Zaouia de Cheikh Mohand Ou L'Hocine à Ain El Hammam, la Zaouia de Sidi Mansour des Ait Djennad, la Zaouia Abdullah Bnu Hassan du village Ait Bouyahia à Beni Douala dont les archives sont la propriété du village, dont un arbre généalogique remontant au XV^e siècle de notre ère. Enfin il y a celle de Chikh Mohand Ou Lmekhtar de la confédération des Ath Yanni.

Toutes les trois Zaouias relevant de la wilaya de Tizi-Ouzou ont joué un rôle prépondérant dans l'enseignement des sciences islamiques et la formation de milliers de tolbas au frais du village et continuent encore à le faire jusqu'aujourd'hui à l'exception de celle des Ath Yanni dont l'activité a cessé quelques années avant le déclenchement de la guerre de libération nationale suite au décès du Cheik en 1949. Notons au passage, qu'il existe un autre type de Zaouias qui pourraient détenir des archives à savoir celles de la tariqa al aâmmaria dont les pratiques sont considérées en quelque sorte comme hérétiques par l'orthodoxie musulmane et certains puritains.

En somme, il y a lieu de signaler les difficultés auxquelles sont confrontés les chercheurs pour accéder à ces manuscrits en raison notamment des résistances des propriétaires à vouloir garder jalousement ces documents en leur possession. Ce qui, par ailleurs, pourrait s'expliquer à notre avis par l'absence d'une conscience culturelle générale qui les conduit à mettre sous scellé ces manuscrits, croyant que cette mesure est la meilleure façon de les conserver et de garantir leur pérennité. Il est donc impérieux de trouver une méthode et des mécanismes qui puissent aider à changer cette mentalité figée qui trucidé le manuscrit au lieu de lui redonner vie (Ferrad, 2004).

3. Exode des intellectuels algériens conséquemment à la destruction des lieux de savoir et de culte et de leur documentation par les forces armées coloniales

Il va sans dire que la destruction de la documentation des institutions culturelles et des lieux de cultes n'a pas été sans conséquences fâcheuses sur le moral des savants et des érudits algériens contemporains et témoins de ces massacres. Nous savons, à l'évidence, que toute destruction



d'environnement entraîne la fuite des ses locataires. Ceci est observé même dans le règne animal dont les rares et les meilleures espèces disparaissent avec la destruction ou la perturbation de leur biotope. Il va de même pour les sociétés humaines. En effet, l'un des contrecoups fatals de la destruction de cette superstructure fut l'émigration massive de l'intelligentsia algérienne vers le Maroc, la Tunisie et les pays de Syrie (Sham), fuyant le danger qui planait sur leurs têtes. Selon le recensement de B. Johanssen, Alger à elle seule comptait 370 individus de cette élite d'avant 1830, sans compter l'effectif des préposés à l'entretien des établissements culturels qui ont été vite éjectés de leurs emplois dès les premières années de la conquête et dont le nombre tournait autour de 200 (Ministère des Moudjahidines, 2007.).

Parmi l'élite qui a migré vers le Maroc, on peut citer à titre indicatif les légistes L'HadjEddaoudi décédé en 1854 et Mohamed Ben Lakhdar El Medjadji décédé en 1876. Il y a également l'érudit et docteur de la loi Ahmed Ben El Kadi décédé en 1847 et Mohamed ben Abdallah El Madjaoui ainsi que Abdelkader El Madjaoui tous les deux morts en 1850. Il y a également le cadi Mohamed El Madjaoui mort en 1849. Et ce, en plus de Cheikh Mohamed El Kenadsi mort en 1861 et le légiste Abou Mohamad El Machrafi décédé en 1895. (Ministère des Moudjahidines, p.172).

Aussi faut-il préciser que la fin de la résistance d'Ahmed Bey dans l'est algérien en 1848 et celle de l'Emir Abdelkader vers 1847, à l'ouest, dût déclencher ce départ forcé de plusieurs savants et érudits algériens, préférant l'exil en famille à la vie sous l'autorité des mécréants. Dans le premier contingent ayant choisi comme destination Fès, on y trouve les personnalités suivantes: les érudits et légistes Mohamed Ben Lakhdar El Medjadji El Hassni, Ahmed Ben El Hachemi El Djaâfari et Mohamed Ben Abdallah El Medjaoui El Djalli El Hassni ; et les légistes El Habib Ibn Yekhléf El Chebbani El Djaâfari, Abdelkader Ibn Cheikh El Machrafi El Hasni et Ibn Abdallah El Saqat. A cette liste non exhaustive s'ajoutent beaucoup d'autres noms de savants et érudits qui ont quitté leur patrie pour aller dans d'autres pays musulmans. Cette vague a ouvert la voie à tous ceux qui ont refusé de vivre sous la bannière chrétienne à l'instar de l'Emir Abdelkader avec sa smala.

Ceci dit, l'invasion française n'a pas eu pour seule conséquence l'exil des savants et des érudits algériens, phénomène qui semble durer dans le temps ; mais a entraîné conséquemment une arriération programmée au plan intellectuel tant elle a engendré de l'ignorance et de l'analphabétisme à



grande échelle, notamment suite à la fermeture des medersas, des Zaouïas et des établissements religieux afin d'avantager l'école française (limitée pour les indigènes au cycle primaire en général) et justifier par là sa supériorité et à la fois sa « mission civilisatrice » et en formant aussi une élite profrançaise, partiellement inconditionnelle, défendant le projet colonial.

C'est, cependant, ce drame qui a inauguré l'ethnocide perpétré par la France en Algérie dans cette première moitié du dix-neuvième siècle dont peu d'historien ont fait état, et qu'a abordé non sans dépit l'historien Dr Mohamed Arezki Ferrad dans le cinquième chapitre (p.59-75) intitulé «المخطوطات العربية في بلاد الزواوة» (*Manuscrits arabes en Pays Zwawa*) consacré à la destruction des bibliothèques et au causes de disparition des archives et manuscrits arabes en Kabylie, dans son ouvrage en arabe «إضاءات في تاريخ الجزائر : معالم و أعلام» que nous avons pris soin de traduire sous le titre "Eclairages sur l'histoire de l'Algérie : des nom et des lieux" .

Toutefois, il est à noter que même si, paradoxalement, le problème du contentieux archivistique revient au goût du jour à chaque fois qu'il s'agit des questions mémorielles avec la France, notamment ces deux dernières décennies, néanmoins "il est quand même curieux que les archives n'ont fait l'objet d'aucun pourparler, d'aucune négociation et par conséquent d'aucun accord ou clause". En outre, pour mettre en exergue cette lacune, il précise que "les Accords d'Evian contiennent des accords dans les domaines: militaires, miniers, fonciers, télécommunications, problèmes relatifs à la nationalité et au travail, coopération culturelle etc., mais absolument rien sur les archives" (Chaïb, p. 25).

3.1 Explication de l'exode des intellectuels algériens suite à la destruction de leur environnement culturel et culturel par le colonialisme

Le sociologue algérien Karim Khaled aborde, en chercheur averti, le phénomène de l'exode de l'intelligentsia algérienne sous ses multiples dimensions à travers «une analyse conjuguant approche sociohistorique et enquête sur leterrains»(Kadri, 2019, p.9). C'est, cependant, ce premier segment de cette approche qui nous intéresse à plus d'un titre tant il vise au travers de sa démarche « tout à fait exhaustive » à appréhender les causes profondes de l'émigration des intellectuels algériens «soumise au silence» et «non institutionnalisée» malgré son ampleur et son «importance épistémique et pratique» (Khaled, 2019. p. 20), à plus forte raison qu'il use de l'argument



historique «pour analyser par le bas les processus qui ont configuré les rapports entre les catégories de l'intelligentsia et entre celles-ci et les différents pouvoirs» (Kadri, 2019, p.10).

C'est, cependant, dans cette partie de son étude que nous croyons trouver matière tant notre réflexion porte sur cette période historique ayant enclenché «le processus de colonisation inaugurateur de ces rapports et conflits» pouvant «se lire dans cette perspective, dans ses expressions violentes et contradictoires comme un moment fondamental, _ événement fondateur au sens de Karl Manheim _ dans ce qui va advenir tout au long de l'histoire culturelle et intellectuelle du pays». (Kadri, 2019, p.11).

Le sociologue Karim Khaled a segmenté l'évolution de la migration intellectuelle algérienne en «quatre âges» «qui restituent l'histoire» de celle-ci en situant l'année 1847 comme point de départ chronologique, à savoir «l'âge de l'appartenance», «l'âge des références épistémiques antagonistes» ; «l'âge des illusions et des volontarismes» et enfin «l'âge des désillusions et des ruptures» (Khaled, 2019, p.26-31). Selon l'acception donnée à chacune de ces étapes, c'est cependant ce premier âge dit «âge d'appartenance» qui se rapporte directement à notre étude dès lors qu'il est défini, dit-il, «en référence à cette élite religieuse issue des structures traditionnelles (Zaouiate, toroquiate...) qui a été forcée de quitter le pays pour des raisons idéologico-religieuses. C'était durant le début de la colonisation française et de son élargissement graduel, entre autres, vers la Kabylie» où, précise-t-il «la confrérie «Rahmania», incapable d'y faire face, se sentait touchée dans son «honneur». Pour elle, il n'était pas question qu'une terre d'islam (l'Algérie) soit colonisée ou gouvernée par des «mécraents». Tel était le mode d'identification identitaire dominant.» (Khaled, 2019, p.27).

Ainsi, explique-t-il, en ce qui concerne les premiers contingents de cette intelligentsia forcée de quitter le pays, «Le phénomène de la migration intellectuelle algérienne a débuté avec le phénomène colonial. Ainsi, le mouvement migratoire de l'intelligentsia religieuse, à partir de 1847, en Kabylie, notamment avec Cheikh Al MhadiSeklaoui, et à Tlemcen, en 1910, vers Dar El Islam, le Cham, en Orient, ont été très symboliques» (Khaled, 2019, p.28). Il est capital de noter que Cheikh Seklaoui a «entraîné, en Syrie, 2000 familles avec lui, il est l'homme qui a inventé la hidjra» (Chachoua, 2001, 87) cité par (Khaled, 2019, p.28).



Toutefois, il est à constater qu'en dépit de son effort d'approfondissement de la connaissance des causes profondes de cette migration de l'intelligentsia algérienne qu'il impute tout de même au phénomène colonial, le sociologue Karim Khaled, à l'instar de tous ceux qui ont abordé cette question, n'a pas invoqué la destruction de la superstructure algérienne par le colonialisme, comme étant, à tout le moins, l'un des facteurs déclenchant de cet exode, sinon que par cette locution laconique «pour des raisons idéologico-religieuses».

Conclusion

Au terme de cette réflexion au travers de laquelle nous avons tenté d'apporter un éclairage, aussi indigent soit-il, sur la situation des bibliothèques, des manuscrits et des archives en arabe en Kabylie et les raisons historiques qui ont prévalu pour qu'ils soient en l'état, nous pouvons avancer que cette superstructure a existé depuis des siècles et existe encore en cette région; ce qui réfute de manière irréfragable la théorie du désert culturel antérieurement à l'invasion espagnole et française. Aussi avons-nous expliqué pourquoi les archives et les manuscrits algériens ont doublement été victimes, à savoir par la destruction, l'incendie et le vol durant l'occupation d'une part; le transfert massif vers la métropole durant la colonisation et au moment de la décolonisation, et la destruction d'une bonne part de ce qui restait au moment de l'indépendance, ainsi que le problème intercurrent de leur restitution appelé communément dans le jargon administratif le contentieux archivistique Algéro-Français. En outre, nous avons tenté de corréliser cette destruction de l'environnement culturel et culturel induite par les invasions précitées, avec l'exode des savants et érudits algériens principalement vers les pays du Mashrek et du Maghreb, en citant nommément des groupes et des individus ayant opté et pris part à cet exode.

Bibliographies

1. Abdelahamid Arab, 2011. «Louis Adrien Berbrugger, pionnier de la lecture publique en Algérie», Schéma et schématisation: *revue internationale de la bibliologie*, n° 74, p.165.
2. Abdelhamid Arab, 2004. *Bibliothèque nationale d'Algérie: création et développement, des origines à la veille de l'indépendance*, Editions Bibliothèque nationale d'Algérie, Alger, p. 181
3. Ben sediraBelkacem, 1887. *Cours de langue Kabyle, grammaire et versions*. Librairie Adolphe Jourdan, Alger,



4. Berbrugger Adrien, 1843. *Algérie historique, pittoresque et monumentale: recueil de vue, monuments, cérémonies, costumes, armes et portraits dessinés d'après nature, avec texte descriptifs des localités, mœurs, usages, jeux et divertissements des habitants de l'Algérie*. J. Delahaye, Alger, vol. 3, 4^o partie, p.18.
5. Bouaziz Yahia, 2002. *Daïra de Djââfra, histoire, civilisation et combat*. (sans éd.).
6. Chachoua kamel, 2001. *L'Islam kabyle. Religion, Etat et société*, Ed. Maisonneuve et Larousse, Paris, 2001, p. 87. Cité par khaled, 2019, p.28)
7. Chaïb Mohamed, 2005. *Normalisation et qualité de gestion des archives*, thèse de magistère en bibliothéconomie, Alger, p.7
8. Feraud Laurent Charles, 1868. «Conquête de Bougie par les Espagnoles, d'après un manuscrit arabe», *Revue africaine*, N^o 70, Alger, p.245.
9. Daumas Eugène, 2006. *Mœurs et coutumes de l'Algérie*, Ed. ANEP, Alger, p. 106
10. Emerit Marcel, 1954. «L'état intellectuel et moral de l'Algérie en 1830», *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, juil.-sept1954.
11. Esquer Gabriel, 1931. La Bibliothèque Nationale d'Alger, Congrès international de la lecture publique, Alger, pp 162-163.
12. Himeur Mohand Arezki, 2011. «Histoire de la presse en Algérie: de la propagande coloniale aux quotidiens en ligne». *Revue Dziri*, n^o 24, mai, p.12-13.
13. Icheboudene Larbi, 1997. *Alger, histoire et capitale de destin national*, Casbah éditions, Alger, p. 124.
14. Khaled Karim, 2019. *Les intellectuels algériens: exode et formes d'engagement*, éditions Frantz Fanon.
15. Laloë Francis, 1925. «A propos de l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie par les arabes: les manuscrits arabes de Constantine», *Revue Africaine*, vol. 66, p.103.
16. Lucciani J.D. 1899. «Chansons Kabyles de Smaïl Azikkiou», *Revue Africaine*, n^o 43, p.168.
17. Martin Henri-Jean, 2000, Les bibliothèques. *Encyclopédie Universalis*. Cédérom.
18. Robin, Nil, 1902. *L'insurrection de 1856-1857 de la grande Kabylie*. éd. Adolphe Jourdan, Alger, p.169
19. Pervillé Guy, 1984. *Les étudiants algériens de l'université française 1880-1962*, Paris, Editions du CNRS.
20. *Revue Africaine*, 1927. Alger, vol.68, p.107.
21. Seddik, Mohamed Salah, 1998. *Cheikh Arezki Cherfaoui*, Dar Al Oumma, Alger, p.44



22. Taleb Ibrahim Ahmed, 1981. *De la décolonisation à la révolution culturelle (1962-1972)*. SNED, Alger.

23. بوعزيزيحي، 2008. الشيخ المهدي البوعبدلي، العالم والباحث. وثيقة ملتقى الشيخ المهدي البوعبدلي، منشورات المكتبة الوطنية، ص 47

24. فرادمحمد أرزقي، 2014. إضاءات في تاريخ الجزائر: معالم وأعلام، دار النهضة، الجزائر، ص. 59-75

25. فضلاء محمد، 2004. الشيخ السعيد اهلول الورتلاني، دار هومة، الجزائر .

26. نسيب محمد، زوايا العلم و القرآن بالجزائر، دار الفكر، الجزائر

27. وزارة المجاهدين، 2007. الجرائم الفرنسية والابادة الجماعية في الجزائر خلال القرن 19 م، منشورات المركز الوطني للدراسات والبحث في الحركة الوطنية وثورة نوفمبر 1954، الجزائر .

